

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 54 (1946)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Ville et champagne au XVIIIe siècle : Madame de Corcelles  
**Autor:** Perrochon, Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-42180>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Ville et campagne au XVIII<sup>e</sup> siècle : Madame de Corcelles

Parmi les femmes qui firent la parure de notre XVIII<sup>e</sup>, M<sup>me</sup> de Corcelles a une place enviable. Elle fut louée par Gibbon, et par Belle de Charrière, même par Sabine de Cerjat, plume acérée s'il en fût, et qui la trouvait « adorable ». Ses amis l'avaient surnommée Douée, faisant allusion à ses talents multiples. En des vers, M<sup>me</sup> de Montolieu, qui eut pourtant avec elle des démêlés dépourvus d'indulgence, l'a chantée :

Nous t'assurons le talent, le génie,  
L'art de te faire aimer, la sensibilité,  
La prudence, la fermeté,  
Cette douce philosophie,  
Compagne de l'aménité  
Qui toujours soutient la gaieté.  
Ah ! que ne pouvons-nous t'assurer la santé ?

Plus près de nous, M. et M<sup>me</sup> William de Sévery lui ont consacré un chapitre de leur *Vie de société dans le Pays de Vaud* et ont publié un recueil de ses lettres, dont M. Roger-Cornaz fut le spirituel préfacier.

Louise-Honorée-Françoise de Saussure naquit le 2 mars 1726. Elle était fille de David de Saussure, baron de Bercher et d'Angélique Mannlich de Bettens. Son aïeul Jean-Louis avait été créé baron de Bercher en récompense de sa conduite à Villmergen. C'était un homme original, partisan de la maxime biblique : qui aime bien châtie bien. Il battait souvent sa petite-fille, puis pris de remords, il lui baillait quelques louis neufs de dommage-intérêt. Ainsi elle se constitua un appréciable pécule de huit mille francs...

A vingt ans, Louise s'éprit de son cousin germain, le beau Philippe de Constant, jeune colonel au service de Hollande. Il

avait la prestance de son frère d'Hermenches et l'esprit de son frère Samuel le romancier. Les yeux vifs, la bouche voluptueuse, il ne manquait ni d'entrain ni d'empressement. Ses lettres à Salomon de Sévery montrent son esprit cavalier. Les deux jeunes gens s'aimèrent sans espoir, a-t-on dit, car LL. EE. interdisaient les mariages consanguins. L'explication ne vaut pas grand-chose. Les lois sont faites pour être tournées, et d'autres Vaudois, cousins germains, ont unis leurs destinées malgré une telle interdiction. Il suffisait d'aller se marier à Bâle ou ailleurs, et en rentrant au pays de payer une coquette amende. Philippe de Constant, d'humeur conquérante, était homme à éluder les prescriptions bernoises. Pourquoi ne le fit-il pas ? Mystère. Il conserva du reste à sa charmante cousine une amitié dévouée et accepta d'être son témoin, quand en 1754, elle épousa, à vingt-huit ans, le capitaine Etienne d'Aubonne, qui en avait quarante-cinq. Femme de bon sens, elle avait compris, a dit M. Roger-Cornaz, que s'il faut un amant pour le cœur, il faut un mari pour le reste. Je crois la raison différente. Louise de Saussure avait perdu sa mère, elle pressentait que son père allait se remarier, elle agréa avec empressement la demande honorable de M. d'Aubonne pour avoir un chez elle, et ne point vivre sous la dépendance d'une belle-mère. Et puis pourquoi, après avoir brûlé pour de Constant, ne se serait-elle pas attachée à d'Aubonne ? Un historien des Constant, généralement mieux informé, prétend que la cousine aimée de Philippe se consuma en un célibat animé de son inoubliable souvenir, et cette affirmation lui inspire des réflexions émouvantes, mais erronées, puisque Louise de Saussure se maria, et même deux fois.

Cette première union était assortie. Fils d'un colonel au service de Berne et d'une Tavel, Etienne d'Aubonne appartenait à une famille riche et considérée, qui possédait des seigneuries, et des immeubles à la campagne et à la rue de Bourg. Le lieutenant baillival de Polier pouvait écrire que ce mariage procurait grande satisfaction à tous, « le contrat se signera demain. La demoiselle a quarante mille francs de dot, y compris un petit pécule de huit mille, qu'elle s'est fait des rigueurs et des bontés de M. son grand-père et qu'elle se réserve. . . »

Quelques jours plus tard, le même épistolier décrit la noce : « Hier, M<sup>lle</sup> de Bercher se rendit à Pully avec M. son père et

quatre Constant dans la belle voiture à glaces à l'effet de recevoir de M. Revalier (en fait il s'agissait de M. Rivalier, pasteur de Pully de 1749 à 1766) les dernières façons nécessaires pour s'approcher du chaste lit de M. d'Aubonne. La milice s'était mise sous les armes, et avec beaucoup de canons célébra cette solennité. Le repas servi à dix-huit personnes a été des plus beaux ; à minuit le signal de la retraite a été donné sans que l'époux montrât trop d'impatience. Demain il y aura encore une fête considérable pour le monde des convives qui passera vingt-cinq. Le père et la fille pleuraient un peu, mais on tâcha de les rasséréner... M. d'Aubonne s'est marié modestement en habit bleu, auquel il est toujours fort fidèle. » Et Polier, à qui rien n'échappait, remarquait aussi que M. d'Aubonne l'aîné paraissait plus heureux de ce mariage que l'époux.

Ce marié, moins satisfait de ses noces que ne l'était son frère, qui se mariait en habit bleu de tous les jours, cette mariée qui pleurait un peu comme il sied, ont fait supposer que leur union ne fut que convenance, et que le seul évènement marquant pour l'épouse fut la mort, en 1756, de Philippe de Constant, de qui dix-sept ans plus tard, elle parlait encore à ses amies en termes émus. Ce que nous savons du ménage des d'Aubonne ne permet pas de conjectures. Ils menèrent à Fauxblanc, à Bercher, à Lausanne l'existence conforme à leur rang. Mais dans une lettre inédite, de M<sup>me</sup> d'Aubonne, écrite en 1759, quelques semaines après son veuvage, à M<sup>me</sup> de Brenles, qui lui prodiguait ses consolations, elle s'avouait désespérée : « Vos excellentes réflexions sont bien propres à relever un courage abattu, mais mon Dieu, que je me trouve encore éloignée d'en pouvoir écouter la raison... tout n'est encore pour moi que désespoir. Vous ne condamnez pas, j'en suis sûre, ma chère Madame, la vivacité de mon affliction. Elle vous fait pitié ; la sensibilité de votre cœur me le fait espérer. Ah ! qu'il vous est aisé de vous mettre à ma place. J'adorais M. d'Aubonne. Chaque jour nos liens semblaient se serrer plus intimement. Mon admiration pour lui allait croissant. Que de vertus, que de perfection, quel exemple ! La délicatesse de sa santé et son absence, voilà ce qui pouvait troubler ma félicité... »

Pendant huit ans, M<sup>me</sup> d'Aubonne demeura veuve. Puis en 1767, elle épousa, à quarante et un ans, Jonathan Polier, qui en avait trente-quatre. On a beaucoup jaser à propos de ce mariage.

La comtesse Golowkine se lamentait à La Haye : « J'ai appris une nouvelle de Lausanne qui m'a fait beaucoup de chagrin : c'est celle du mariage de notre amie, M<sup>me</sup> d'Aubonne. Je ne m'y attendais que trop et j'en étais persuadée, même avant de partir. Je fais bien des vœux pour son bonheur, quoique je doute malheureusement qu'il soit grand. » Ce Jonathan, fils du bourguemestre Antoine Polier de Saint-Germain, et d'Henriette de Chandieu, était d'une lignée d'hommes qui se distinguèrent dans la magistrature, les lettres, les sciences, la théologie et les armes. Lui-même, seigneur de Corcelles (Jorat), fut assesseur baillival à Lausanne, officier dans le régiment de Jenner, puis d'Erlach en France, capitaine de grenadier dans les milices vaudoises. Il n'était point sot. Il jouait bien la comédie, était membre assidu de la société littéraire, où il présenta des mémoires savants. « Est-il des préjugés qu'il faut respecter et ne pas chercher à détruire lors même que l'on en connaît la fausseté ? » ou : « La théogonie des Grecs n'était-elle pas celle de tous les faux systèmes religieux la plus propre à faire le bonheur ? » Et il était d'avis que ce système privilégié était l'islamisme. Dans les salons il posait au critique littéraire, et il adorait discuter. La manière dont il avait tenu tête aux meilleurs esprits penseurs sur la question de l'utilité des voyages avait fait sensation. Ces graves problèmes ne l'empêchaient pas d'aimer le « Trésor du Parnasse », recueil de vers fugitifs, et d'improviser des bouts-rimés. Mais il avait mauvais caractère. M<sup>me</sup> de Sévery qui le vit se fâcher à table pour un mets qu'il goûtait peu, notait : « Il a dit des choses et fait des manières inouïes. » Avare pour les autres, il dépensait gros au jeu, jusqu'à perdre cent louis d'un soir. Avec tous ces défauts, il était cependant séduisant, et M<sup>me</sup> de Charrière qui s'y connaissait en homme et savait aussi que le cœur des femmes a des raisons spéciales, concevait fort bien qu'une femme pût être assez folle pour s'éprendre de lui. « Il a un petit air qui prend quand on a le bonheur de le dévoiler, et ce silence fou, et ces petites fines paroles qui ont l'air de cacher tout l'esprit qu'on ne fait pas paraître. »

Très souvent dans ses lettres, M<sup>me</sup> de Corcelles parle de son époux, toujours avec sympathie, soulignant ses qualités. « Corcelles a la plus belle santé, la plus belle activité, la plus belle humeur du monde. » Elle avait trop de tact pour se plaindre de ses quintes, elle avait appris que la vie n'est pas un conte de fées, et qu'il

convient de prendre les autres comme ils sont. Mais il est possible que dans ses moments de mélancolie et dans l'éclat de son salon lausannois et dans sa demi-retraite du château du Jorat, elle n'ait cessé d'aimer le cousin qu'elle avait perdu.

A Lausanne, les Corcelles habitaient à Saint-François un hôtel, que le bourguemestre Polier avait fait construire sur le modèle en petit de l'Hôpital de la Mercerie (Collège scientifique actuel), et qui fut démoli en 1896 pour faire place à l'Hôtel des postes. Tout le Lausanne mondain et intellectuel y défila, et les étrangers illustres, et le D<sup>r</sup> Tissot et Gibbon et le futur doyen Bridel qui y lut son travail *Pourquoi le Pays de Vaud produit-il si peu de poètes?* Et pourtant la maîtresse de maison était parfois lasse de sa « bicoque » citadine et de la vie brillante : « Vous avez bien raison de dire l'arche de Noé, et réellement Lausanne en est une ; il y a parfois de jolis animaux qui viennent s'y fourrer, mais à l'ordinaire, combien de quadrupèdes ? » Elle avait souvent hâte de gagner Corcelles, loin des corvées et des soirées gâchées par l'apparition d'une rivale « la gueule enfarinée », et des conversations subtiles. « On voit les objets à la campagne sur un tout autre aspect qu'à la ville ; le silence qui y règne semble faire taire toutes les petites passions frivoles et dans le fait, elles ne sont qu'endormies. Je laisse et je reprends toute ma philosophie au Châlet à Gobet. »

Chaque été, les Corcelles étaient dans leur château, sauf les saisons qu'ils passèrent en Provence ou aux bains de Plombières, ou encore les mois qu'ils habitèrent aux Jaunins, ferme près de Ropraz, pendant la réfection de leur manoir corçallin. La châtelaine y arrivait avec plaisir : « J'ai revu votre petite maison comme on revoit une amie ; coin et recoin tout m'y intéresse. » — « Cette longue suite de contrariétés m'avait donné une telle mélancolie que j'eusse péri sûrement si j'étais restée un jour de plus dans ce fameux Lausanne. . . Mais arrivée dans ma petite habitation d'ici, toute sauvage qu'elle est, je me crois en paradis. Mes idées prirent une nuance toute gaie, toute calme. « Quand elle le peut, elle prolongeait son séjour : « La ville nous fait peur ; nous y retournerons le plus tard que nous pourrons ; nous passerons le Jeûne dans nos bois moins noblement, je l'avoue, mais d'une façon moins fatigante. »

Sans doute le fief était petit et la maison restreinte. Des

réparations indispensables l'avaient embellies. « Fenêtres, vitres, plafonds, planchers, cheminées, tout est fait déjà, quel plaisir. » Et pour l'automne, on a fait installé une chambre boisée, très bonne en octobre et fort jolie. « Quand tout sera achevé, on pourra dire que c'est un joli château ; quand de plus il y aura cinq ou six serrures dont on aura les clefs en poche, il sera permis de se redresser d'un air d'importance. »

Quand le temps le permettait, la châtelaine était au jardin. Elle s'occupait de petits soins amusants et peu pénibles, « une laitue à semer, une autre à replanter, des petites fleurs, des herbettes ; enjoliver, nettoyer nos alentours, imaginer un peu plus de charmilles ici, quelques rosiers là ; enfin j'estime que nous sommes heureux, et que c'est jouir de soi-même que d'être à la campagne ». — « Il n'y a pas une petite herbe autour de moi qui ne me dise quelque chose et que je ne connaisse et que je ne caresse. » Si le temps était au beau, le jardinage était une récréation. « Nous avons bien joui de ce temps d'or ; allant toujours un peu bouillant, un peu suant, mais quand je pense que chaque rayon de ce brûlant soleil donne un morceau de pain à des milliers d'hommes, je prends patience de me griller en même temps que le bon froment et l'avoine. » Les étés pluvieux étaient fréquents. « La pluie commence à nous ennuyer, parce qu'elle mouille notre brin de foin et m'empêche de visiter mes petits alentours » ; ou encore : « Quel infâme temps on nous donne depuis trois jours ; j'avais bien raison de me défier de ce délicieux soleil de samedi, ce n'était qu'un attrape-lourdeau. Il n'est pas question d'aller voir le jardin seulement, ni tout ce que nous avons semé, et dans ce moment nous sommes prisonniers, occupés uniquement de nos choux et de nos laitues. Il est cruel de ne pouvoir aller un peu gratter la terre et mettre le nez sur les petits plants pour les regarder pousser. » Il y avait même des années, où en mai la neige recouvrait les fleurs, où en juillet il pleuvait constamment, où le beau était si rare, que l'on désespérait : « Je ne doute pas qu'on me trouve crevée un jour d'orage ou de pluie comme ces dindes faibles qui craignent le mauvais temps. » Mais dès que le soleil reparaisait, on oubliait tout : « Nous n'en perdons pas un rayon, et je le regretterai de tout mon cœur. » Les jours passaient rapides. « Le feu, des vivres, de l'ouvrage, des messages de la

ville, du piquet après souper. » Tout le train d'une maison. Il y avait les confitures, la cueillette des petits fruits, et celle des champignons, la « boucherie », les lessives. Il y avait les imprévus. Ainsi la maladie de la petite servante Louison, qui le soir se portait à merveille, et qui soudain, dans la nuit « prend une convulsion, un frisson, un point, une grosse fièvre comme si on la lui avait jetée et tout de suite crache le sang. Avoir un médecin au milieu de la nuit et du Jorat, jugez ? je me jette dans l'*Avis au peuple*. Il faut saigner, courir chercher un chirurgien : en attendant, toutes tisanes et remèdes possibles sont mis en œuvre ; j'ai tout observé et si bien servi ma pauvre malade qu'elle est grâce au ciel échappée ; . . . vous savez, chère amie, combien cette fille mérite mon attachement ; tout ce que je lui dois ; comme elle m'a soignée ; j'ai eu la satisfaction de lui rendre des soins et de réussir. »

Il y avait la source qui soudain jaillissait dans la cour pour alimenter la fontaine. Une fête s'organisait. Dans la grange, c'était le ressat des ouvriers et des fonteniers, et il valait, « je vous le promets », celui du château. C'étaient vingt-six convives, tous de bon appétit autour d'une longue table, parodiant tout à fait celle du bailli. Lorsque cette bonne compagnie eut bâfré à discrétion et fut désaltérée, elle vint autour du bassin, le pot et le verre en mains saluer la belle fontaine, boire à sa santé, et les cris de joie et les chapeaux en l'air : c'était si joli que le peintre d'Henezel en fit un dessin. »

Il y avait les soins à donner à Minette, la chatte, et à Biche, le chien, « un drôle de corps qui tient de madame sa mère une complexion un peu trop amoureuse, je ne sais si l'éducation redressera ce penchant ». Il y avait les lettres à écrire et à lire. Pour un rien, M<sup>me</sup> de Corcelles adressait à ses amis ses billets primesautiers et sensibles. Dans ce Jorat, elle était friande de nouvelles. « Je lis d'abord toute ma lettre en gros, et puis je la remâche longuement et y trouve mille choses tendres et qui marquent l'amitié que j'avale à longs traits. » Elle était curieuse de savoir ce que faisait ce monsieur Rippert « prodigieusement à la mode, grand, bien bâti et malade ». Ce pauvre cher Tillière, était-il revenu de sa fièvre chaude ? M<sup>me</sup> de Sullens et M. le juge étaient-ils toujours brouillés ? Et l'héritage du banneret Constant « qui vient de se séparer de son coffre-fort, laissant quarante-cinq

mille livres. Excusez du peu... rien que la légitime à sa femme et le reste est tombé dans la gueule de Rebecque qui la tenait ouverte à cette intention. » Quand le messager apparaissait, on le recevait, on bavardait avec lui. « L'autre jour, votre messager dit : J'ai vu une bien jolie fille qui vous fait tous ses compliments » et M<sup>me</sup> de Sévery continuait : « Le cher homme était un peu gris, mais le fait est que vous lui avez donné dans la vue... » Et ces facteurs improvisés commentaient les potins : ce charivari que l'on avait fait à Bujard pour avoir épousé sa servante, et qui dura de Saint-François à la Mercerie...

Tandis que son mari percevait ses dîmes, descendait à ses vignes, se débattait dans des contestations avec ses communiens au sujet du droit de ban sur les délits forestiers, la châtelaine peignait à l'occasion, brodait, montait à cheval. Elle lisait les romans de Richardson, et l'adaptation en vogue d'Amadis des Gaules, les lettres de Thomas sur l'éducation et cette « Melpomène », dont elle avouait : « Elle est bien chétive cette pièce de Voltaire, bien maigre ; on dirait que son génie n'a plus assez d'étoffe pour faire une belle grande pièce ; il n'a que des rognures sur lesquelles il met le cothurne en pet-en-l'air. » Parfois elle prenait dans sa bibliothèque l'un des volumes de Montaigne, en une édition élégante qui porte encore sur le dos gravé : Corcelles.

Surtout il y avait les visites attendues ou inattendues. Les châtelains des environs : les Diesbach de Carouge, les de Brenles d'Ussièrre, les Constant d'Hermenches, les Cerjat de Bressonnaz, les Burnand de Sépey. La jeune dame Vulliamoz-Burnand, future baronne de Pont Vulliamoz, romancière et mère admirable, dont le D<sup>r</sup> Burnand sera le biographe, ravissait son hôtesse. « Vous n'imaginez pas combien sa conversation est d'un joli ton, sans apprêt, sans romanesquerie, enfin sans mille choses qui nous choquent tous les jours ; elle vint me voir à pied, par cette pluie. » C'étaient les d'Orges, les Polier. C'était un capitaine neuchâtelois, qui avait pris appartement chez des paysans pour consulter un célèbre herboriste, et dont le luxe éblouissait les Corçallins : il avait des habits de rechange, buvait le matin du café, mangeait chaque jour de la viande et sa chambre était tapissée de livres... C'était un noble inconnu, Milanais en quête d'un imprimeur pour un traité hardi de politique, et qui débarqué à Corcelles un samedi soir, y apprit le dimanche que son père venait de mourir

d'apoplexie, si bien que sans se débotter il repartit regrimer le Mont-Cenis. Un matin aux aboiements de Biche, « j'ouvre les yeux et je vois trois beaux gentilshommes entrer tout montés dans la cour ; c'était d'Erlach qui fièrement passait le premier, puis Louis de Villardin, puis Saussure de Morges ; vous savez comment l'on s'étonne, comment l'on s'écrie, comment l'on s'empresse... Et puis quel plaisir de les voir bâfrer et se réjouir comme des enfants d'avoir su inventer de vous venir surprendre, et puis dans cette heureuse disposition qui tient à leur âge de trouver tout beau et joli, et puis de nous raconter tout ce que nous savions déjà. La journée nous parut courte... Il me semble qu'il faut de temps en temps à la campagne de ces moments-là pour relever le plaisir de la tranquillité. »

Parfois c'était une invasion : dix-huit personnes à coucher dans un manoir qui en pouvait à peine contenir la moitié. « On les entasse, dans le cabinet rose, la vicomtesse de Pons ; son laquais dans le salon à côté ; puis M<sup>me</sup> de Saint-Cierge et Angélique dans le cabinet de Corcelles, Baron dans la garde-robe sur un pliant, Corcelles et moi dans la chambre verte... » Et tout le monde finissait par être casé, avec Biche à la salle à manger.

Après des journées si remplies, la châtelaine pouvait trouver quelquefois sa retraite trop mondaine et penser que si l'austère pasteur Leresche, « savait toutes les courses que nous avons faites, le monde que nous avons reçu, les dîners, etc., il pourrait en faire un sujet de mercuriale sur les excès du siècle ». Ces festivités champêtres n'allaient pas sans fatigue. Les repas copieux et improvisés demandaient de la peine. En prévision des visites possibles, des poulets étaient prêts au sacrifice. On mettait un chou farci aux épinards et marrons, un rôti avec des haricots, une tarte aux fruits, un gigot et des légumes. Quand M. de Corcelles avait été en chasse, on confectionnait un pâté de lièvre. On aimait aussi les canards aux navets, des pigeons, une langue rôtie, et le régal de l'époque : un morceau de veau. Pour le souper, une salée, ou des morilles. Certains hôtes avaient l'idée d'apporter des provisions, ou l'on venait de recevoir des fruits du Midi, ou des cédrats, des oranges et des grenades que les Sévery cultivaient dans leurs serres. « Vos fruits sont beaux, et ils viennent de vous. Je suis surprise que vos cédrats aient si bien mûri cette

année, ceux de Corcelles commencent seulement à jaunir, et nous ne les aurons que l'été prochain. »

Plus que les billets encore, M<sup>me</sup> de Corcelles aimait les conversations, les coudes sur la table, en toute liberté, jaser comme des commères, dire cent bêtises sans choix et sans cravate, « voilà ce que j'appelle la vie ». Et la conversation se faisait grave parfois. « Le chevalier de Langalerie vint passer vingt-quatre heures chez nous. J'eus beaucoup de plaisir à causer avec lui sur le revers et le train du monde. Comme il s'est mûri, ce garçon-là. Il est vrai qu'il a eu un terrible champ de réflexions à cultiver ; nous conclûmes donc au bout d'une matinée de jaserie, que notre séjour ici bas n'est qu'un voyage. »

Enfin la châtelaine de Corcelles ne dédaignait pas les entretiens avec ses voisins campagnards. Elle se plaisait à entendre les chants devant les portes le soir en broyant le chanvre. Elle assistait aux bals champêtres, que, les récoltes terminées, ses fermiers improvisaient dans la grange. Elle parlait patois avec des Gesenay, des Penseyres, des Henry. Elle apprenait le tric-trac à un brave Gilliéron, qui gagnait régulièrement ; elle en était furieuse et pour se venger, elle lui énumérait tous les comtes et les princes qu'elle recevait à Lausanne : « Je me divertis à en étonner la tête du bon Gilliéron ; tous ces grands noms qu'il a vus dans les livres se trouvent sur le pavé de Lausanne. Mais, me disait-il, si bonnement, quelles figures, quelles manières, quel train, ont-elles, ces grandes dames ? Y a-t-il quelque étiquette pour les voir, leur parler ? — Beaucoup moins, lui dis-je, que vis-à-vis de vos dames de Moudon. »

Vivre à la campagne avec quelques amis que l'on aime, demeurer à Corcelles le plus longtemps possible, mais pas les douze mois de l'année, car le repos serait devenu apathie et engourdissement, et elle aurait craint de négliger son esprit et sa personne. Une diversion : après des mois d'existence citadine, elle désirait la solitude, le repos des yeux et des oreilles devenait un besoin réel. « A la campagne, on se communique, on s'entend, on se parle ce qui s'appelle parler. »

A Corcelles, Louise Polier aurait été vraiment heureuse si sa santé n'avait été sans cesse chancelante. Le temps tracassait ses nerfs. Un mal soudain la rapetassait, la mettait pendant cinq grandes heures entre la vie et la mort, et Tissot devait gravir le

Jorat pour l'en tirer. Quand elle aurait joui le plus de visiteurs agréables, elle était retenue au lit, malade comme un chien et cela ne finissait qu'avec l'opium. C'était un méchant rhume et « sans la santé les jours de cristal passent comme des jours nébuleux, le soleil ne dit rien à qui n'a pas le cœur à l'aise ». C'était une colique ou une migraine. . . Et tous ces malaises entraînaient des régimes à suivre : lait d'anesse, saignées, purgations, tristes pilules, mouches de Milan.

Sur les dernières années de M<sup>me</sup> de Corcelles et ses ultimes séjours dans son manoir, nous savons peu de choses. Les troubles politiques qui bouleversaient la France et les évènements qui menaçaient chez nous aussi, l'impressionnaient. Bien que comme le disait d'elle non sans hauteur, M<sup>me</sup> de Brenles, elle n'entendait rien aux affaires publiques, elle éprouvait de l'appréhension. Avec philosophie, elle accueillait le renchérissement des vivres : « Dites à votre mari, écrivait-elle à M<sup>me</sup> de Sévery, pour le consoler de ce qu'il trouve les légumes chers, que c'est parce que l'on envoie toutes les primeurs à Berne ; et voilà que les Welches n'en ont pas besoin : qu'ils mangent des raves, oui pardieu, c'est bon pour leur nez. »

Une apoplexie l'emporta en 1796. Elle eut la chance de ne pas survivre à ses meilleurs amis, dont sa sensibilité aurait senti cruellement le vide, et de suivre de peu son intime amie de Sévery, le D<sup>r</sup> Tissot, d'autres encore. Elle n'assista pas non plus aux démêlés de M. de Corcelles, qui s'adaptait mal à l'ordre nouveau, avec les gens de son fief au sujet de ses droits féodaux révolus.

Dans son décor campagnard comme dans celui de Lausanne, la silhouette de Louise de Corcelles se détache. Une femme charmante qui eut le génie de l'amitié. Les caprices d'une santé fragile, l'humeur inégale de son époux ne l'empêchèrent point de penser à ses amis. Dans le petit manoir, près de la fenêtre, sa plume courait, elle jouait, s'intéressait à tout, et elle en oubliait ses soucis, elle riait et était consolée. Les maux de ses amis lui inspi- raient des recommandations touchantes : « Je vous demande en grâce de ne pas vous échauffer. Ne serait-il pas possible de ravo- ir ce laxatif que les Grenier vous avaient procuré ? » Ou : « J'ai à vous recommander deux choses pour vos yeux. L'une est d'éviter soigneusement le grand jour et la lumière vive et frappante ; dès

le matin, à votre lever, craignez de recevoir le jour contre les yeux ; ne travaillez jamais au soleil ; une autre chose, ce serait de vous laver les yeux régulièrement tous les soirs avec de l'eau distillée de plantin... J'ai l'expérience en ma faveur, et il n'y eut jamais de meilleure vue que la mienne. »

Les peines et les joies. « De Crousaz a eu une augmentation de six cents livres de pension ; il me semble qu'on les a mis dans ma poche, tant j'en suis aise. » Cette amitié paraît sa vie, même les jours où le « gignon de madame » la poursuivait. D'ailleurs si elle se moquait des mercuriales de Leresche et riait en l'entendant sur un ton tragique fulminer contre les scandales du siècle, elle n'était pas démunie de piété. Elle aimait à entendre le pasteur Chavannes parler de l'emprise de la religion sur les passions. Elle n'avait guère de sympathie ni de compréhension pour les mystiques, disciples de Dutoit-Membrini. Elle avait horreur du charabia pieux et estimait que ce « n'est pas à nous à juger les voies de la Providence. Adorer, se taire est tout de que peuvent faire les pauvres mortels. » Mais dans la petite église de Corcelles, elle suivait les sermons des pasteurs de Mézières, dont son village était alors annexe : le zélé et imposant M. Bourgeois, l'irénique Boisot ou le populaire Martin, défenseur de ses ouailles.

Et elle aimait la vie, malgré tout. Ce culte de l'amitié, cet apaisement qui en elle se remarquent, cet amour de la lumière et de la nature, comment n'en pas voir la source dans l'influence de la campagne ? Sur cette mondaine, comme sur notre XVIII<sup>e</sup> siècle citadin en général — et c'est ce qui distingue notre XVIII<sup>e</sup> vaudois de celui de Paris ou de Londres —, la vie aux champs a eu une emprise, qui lui a conféré un indéniable équilibre, de la simplicité, de la sagesse, en même temps que la connaissance des gens et des lieux, et à M<sup>me</sup> de Corcelles encore cette passion pour son Jorat, dont elle « mangeait l'air, pur et vif, qui rend léger. »

HENRI PERROCHON.

---